

# LES ÂMES ÉGARÉES



JOSEPH O'CONNOR

# LES ÂMES ÉGARÉES

nouvelles

Traduit de l'anglais (Irlande) par  
CARINE CHICHEREAU

PHÉBUS

L'ÉDITEUR REMERCIE L'IRELAND LITERATURE EXCHANGE  
POUR SON AIDE FINANCIÈRE  
(Fonds d'aide à la traduction, Dublin, Irlande).

[www.irelandliterature.com](http://www.irelandliterature.com)  
[info@irelandliterature.com](mailto:info@irelandliterature.com)

Titre original :

*Where Have You Been?*

© Joseph O'Connor, 2012

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2014

ISBN: 978-2-7529-0966-4

*À Dermot Bolger*



## I

### THE WEXFORD GIRL

Je sais pas si vous connaissez le village de Glasthule, près de Dun Laoghaire. Soyons honnête : y a pas de raison que vous connaissiez. Glasthule, c'est un trou. Il ne s'y passe pas grand-chose. Là-bas, quand vous branchez votre bouilloire, ça fait baisser l'éclat des réverbères. C'était une des plaisanteries favorites de mon père au sujet de Glasthule. Mais bon, mon père, j'en parlerai plus tard.

Glasthule ressemble plus à une bourgade de campagne qu'à la banlieue de Dublin. C'est au bord de la mer, et ça, c'est cool, si vous me passez l'expression. Mon père disait que la mer, ça fait du bien aux gens. Il disait que plus on se rapproche de la mer, plus on est sain d'esprit. D'après lui, c'est pour ça que les gens de Dublin sont vraiment des gens bien, dans l'ensemble. Et c'est pour ça aussi qu'ils sont tous dingues à l'intérieur des terres. Ils sont trop loin de la mer. C'est pas bon pour le cerveau. Et c'est pour ça qu'on voit ces bandes de bouseux descendre sur Dublin. Ils ont besoin de se rapprocher de la mer, les pauvres bougres. Mais bon, même comme ça, c'est pas gagné.

Bien sûr, il n'y croyait pas un instant. Il n'était pas idiot. Mais c'était le genre de phrases qu'il aimait sortir pour rigoler. Ça vexait ma mère, parce que sa famille vivait dans le

centre de l'Irlande. Elle venait d'un bled près d'Athlone, dans le comté de Westmeath. Athlone, c'est pile au milieu du pays. On peut pas être plus éloigné de la mer que là-bas, en Irlande. Alors il faisait exprès de répéter cette vanne, pour l'enquiquiner. Et ça marchait.

Je sais pas à quoi ressemble Glasthule aujourd'hui. Mais quand j'étais gosse, au village, l'été, ça sentait la marée. L'odeur de la mer imprégnait les rues, jusqu'aux vêtements. Là-bas, c'était plein de vieilles commères et de pauvres chiens errants. De drôles de petites boutiques qui vendaient du bacon et des bouteilles de gaz – échoppes tristes et sombres qui avaient toujours l'air fermées. Dans les vitrines, des cadavres de mouches et d'abeilles. Il y avait un pub, l'*Eagle House*. Et un barbier, Paddy Connolly. Il y avait aussi un petit cinéma, *Le Forum*, dans la rue principale, à côté des pompes funèbres. Il a fait faillite y a pas longtemps, on l'a muré avec des planches, et la dernière fois que je suis passé à Glasthule, j'ai vu qu'on l'avait démoli. Il y a un supermarché à la place, maintenant, sur le lieu même de mon premier baiser, au beau milieu de *La Fureur du samedi soir*.

Glasthule, c'est là que j'ai grandi, mais je n'y vis plus aujourd'hui. Je n'y retourne jamais. D'une certaine manière, ça vaut mieux comme ça. Il faut avancer dans la vie. D'un autre côté, c'est un peu triste de se couper de ses racines. Un endroit peut s'enraciner en vous, jusqu'à l'os. Et quand vous partez, vous y laissez une partie de vous-même. Mais c'est pas cette histoire-là que je veux raconter.

La famille de mon père a vécu pendant plus d'un siècle à Glasthule. Mon arrière-arrière-grand-père est venu travailler là en 1848. Il sortait des taudis de Bride Street, dans un vieux quartier de Dublin, les Liberties. Il avait trimé toute sa vie, il était tailleur de pierres de son état. Il participa à la construction de la jetée de Dun Laoghaire. Avec l'immense équipe d'hommes qui extrayaient la pierre des carrières de Dalkey. Ils dormaient dans des tentes sur les flancs de la colline de Killiney, peut-être mille débardeurs et ouvriers, et les tailleurs

de pierre utilisaient des bâtons de dynamite pour faire sauter le rocher. Ils creusaient un trou dans la paroi de granit avec un ciseau, puis ils y fourraient un bâton de dynamite et ils faisaient tout exploser. Ensuite, ils descendaient les morceaux à flanc de colline, jusqu'à Dun Laoghaire, par ces espèces de couloirs étroits qui longent la voie ferrée. Ils sont encore là aujourd'hui. Les gens du coin appellent ça «les métaux». Personne ne sait pourquoi. C'est juste un nom.

Donc, mon arrière-arrière-grand-père épousa une fille de Glasthule en 1852, l'année de la construction du phare de la jetée de Dun Laoghaire. Et le plus drôle, à propos de ce phare, vous allez pas me croire, c'est que c'est l'endroit précis où mon père a rencontré ma mère. C'était un soir d'été de 1961. Elle se promenait sur la jetée avec ses copines de l'usine, et c'est là que mon père lui a demandé si elle avait du feu. C'était un sacré gaillard. Un homme à femme, à ce qu'on disait. Il s'approche de ma mère et lui demande du feu. Puis il lui lance un clin d'œil. Et là-dessus, lui demande une cigarette. Trois mois plus tard, ils étaient mariés.

Elle a souvent dit qu'elle regrettait d'être allée se promener sur la jetée ce soir-là. Ou bien de s'être arrêtée pour parler avec lui quand il lui a demandé du feu. Mais ils ont quand même eu de bons moments. Pas beaucoup. Quelques-uns. Je crois qu'ils étaient à peu près heureux quand je suis né. Je ne sais pas ce qui me fait penser ça. Mais j'y crois.

C'est drôle de se dire ça, n'empêche que c'est vrai. Si elle avait pas eu une boîte d'allumettes dans la poche, ce soir-là, je ne serais pas là pour vous raconter cette histoire. Comme quoi, une boîte d'allumettes, ça peut changer une vie.

Mon père adorait m'emmener en balade sur la jetée, jusqu'au phare, aller-retour. On s'y rendait souvent les soirs d'été. C'était tranquille, avec le soleil qui se couche sur les eaux rouges. Il me montrait les petits trous dans les gros blocs. Là où les tailleurs de pierre fourraient leur dynamite, il y a si longtemps. Quand ils faisaient péter le granit dans les carrières, à Dalkey.

Certaines pierres étaient plus grosses que moi. D'autres, que mon père. Ça faisait drôle de regarder un trou de dynamite et de penser que c'était peut-être mon arrière-arrière-grand-père qui l'avait creusé. Il s'appelait Patrick. Comme mon père, et comme moi. Ça me rendait heureux. Et fier. De penser qu'un des miens avait participé à la construction de la jetée de Dun Laoghaire. Mon père se comportait comme s'il en était propriétaire. En fait, il se prenait carrément pour le roi de Glasthule.

Mais aujourd'hui, ma famille a déménagé. Ici, tout a changé. Des hordes de bobos ont débarqué. Le prix des baraques est devenu délirant, un demi-million pour une maison d'ouvrier. Les boutiques d'autrefois n'existent plus. Les familles sont parties. Quand je suis obligé de venir dans le coin, je fais tout pour éviter de passer par Glasthule. Les lieux peuvent faire ressurgir des souvenirs qu'on préférerait laisser enfouis.

Mon histoire se passe en 1975. Là où on vivait, les jeunes s'habillaient comme le groupe de pop écossais Bay City Rollers. Chemise écossaise, chapeau écossais, bande de tissu écossais le long du jean. S'ils avaient pu s'acheter des sous-vêtements écossais, ils l'auraient fait. Je connaissais une fille qui vivait sur York Road, tout le monde disait qu'elle en avait. Je ne sais pas si elle portait vraiment des petites culottes écossaises. En tout cas, ses bouquins étaient recouverts de papier peint écossais. C'était comme ça, chez elle, le genre de famille où les parents recouvrent les livres de leurs enfants avec du papier peint. Chez moi, y en avait même pas sur les murs, du papier peint.

En dehors des Bay City Rollers et de *Starsky et Hutch*, difficile de se souvenir de ce qui se passait à l'époque. Il y avait des problèmes en Irlande du Nord. Comme d'habitude. Des bombes qui explosaient. Mais je ne me souviens pas où. Il y avait souvent des pénuries d'essence. Le pays n'allait pas bien en 1975. N'empêche que ç'a été une grosse année pour ma famille. Même si à l'époque on ne s'en rendait pas compte.

C'est cette année-là que ma mère est partie en Angleterre. Toutes sortes de trucs ont été mis sens dessus dessous. C'est pas le genre de choses qu'on souhaite aux autres en général. Et quand tout a été terminé, rien n'était plus comme avant.

Je ne vais pas vous mentir, mes parents n'étaient pas heureux ensemble. Mon père plaisantait là-dessus, mais ça n'était pas très drôle.

– Moi et ma femme, on a vécu ensemble neuf merveilleuses années, disait-il. Le problème, c'est qu'on est restés ensemble quatorze ans.

Il faisait toutes sortes de blagues affreuses sur ma mère et leur couple. Il ne se lassait jamais de les raconter.

– Moi et ma femme, on était heureux, autrefois. Et puis on s'est rencontrés.

Les vieilles de Glasthule l'adoraient. Je ne sais pas si elles comprenaient que son couple allait vraiment mal. Elles croyaient peut-être que c'était juste pour amuser la galerie. Il faisait des grimaces et leur racontait des blagues. Elles s'esclaffaient dès qu'elles le voyaient. À se tenir les côtes.

– Et voilà le comique de service, qu'elles disaient.

Il était tout fier d'entendre ça. Ça lui faisait enfler les chevilles. Alors il prenait cet air débile ou ce sourire de gros costaud pour leur sortir ses blagues pourries.

– Le mariage est une magnifique institution, mesdames. Mais qui voudrait vivre dans une institution ?

La plupart des gens ont un rêve dans la vie, un fantasme qu'ils poursuivent. Celui de mon père, c'était d'être comique. Il adorait raconter des histoires pour faire rire. Il n'était jamais aussi heureux que dans ces moments-là. Je crois qu'il aurait aimé ne faire que ça tout le temps. Si sa vie s'était déroulée autrement, peut-être qu'il aurait pu. Enfin, pas avec ce genre de vanes à deux balles.

À l'époque, il y avait à la télé une émission qui s'appelait *The Comedians*, tard le samedi soir. Quand il ne se disputait pas avec ma mère, mon père regardait ça. Il s'en payait une

bonne tranche tout en se sifflant une bière ou deux. Il avait un gros rire tonitruant, comme un âne qui braie. Quelques fois, ma mère allait se coucher, alors il me laissait redescendre en douce pour rester avec lui. On voyait des comiques comme Charlie Drake et Jimmy Tarbuck. Et puis Tommy O'Connor et Bernard Manning. Les duos Little et Large. Cannon et Ball. La plupart d'entre eux étaient nuls. Tommy Cooper n'était pas mauvais. Dave Allen non plus. Il était marrant. Mon père l'aimait beaucoup. Dave Allen, c'était son héros. Il l'aimait bien parce que Dave Allen était de Dublin. Moi, je l'aimais bien parce qu'il lui manquait un doigt.

– Regarde-le, disait mon père. Regarde-moi ce type, fiston. Il a réussi, pour sûr. Là-bas, en Angleterre, il est heureux comme un roi. On le paye des millions pour raconter des blagues. Les femmes sont toutes après lui. Un type qui a neuf doigts. Putain de merde.

Les gens disaient tout le temps à mon père qu'il les faisait mourir de rire. Ceux de Glasthule le lui répétaient souvent. D'une manière peut-être un peu plus laconique. Une fois par mois, il y avait un concours de jeunes talents au pub *Eagle House*. Vingt livres pour le gagnant. Dix pour le deuxième. En 1975, je rigole pas, ça faisait du pognon. Avec le double, on aurait pu acheter toute l'Irlande, avec l'île de Man en prime. Tout le monde disait à mon père que s'il se lançait dans la compétition, avec ses blagues, il était sûr de gagner. C'était du tout cuit. Aucun doute là-dessus. Tout le monde le disait, sauf ma mère. Mais il n'a jamais essayé.

Ma mère et lui ne s'entendaient pas du tout. Il y avait des raisons à cela, mais je n'ai pas envie de m'attarder là-dessus. Il buvait un peu, quelques fois, mais il y avait autre chose. Ils n'avaient pas grand-chose en commun. Peut-être qu'ils s'étaient mariés trop jeunes. Il avait dix-huit ans ; elle, dix-neuf. On change beaucoup entre vingt et trente ans. Peut-être qu'ils se sont éloignés. Ça arrive à certains couples.

Remarquez, sur leurs photos de mariage, ils ont l'air plutôt heureux. Un jeune couple heureux, qui sourit et qui

s'embrasse. J'ai encore une de ces photos quelque part. Ils font plus que leur âge. C'est bizarre, mais à l'époque, les gens paraissaient plus vieux qu'ils n'étaient.

– Je ne savais pas ce qu'était le bonheur avant de me marier. Après, bien sûr, c'était trop tard.

Encore une blague de mon père. Celle-là, il l'adorait. C'est vrai! Il était mort de rire. À se pisser dessus.

Un soir, on a vu une interview de Dave Allen par Gay Byrne au *Late Night Show*. Il a dit que le secret de la comédie, c'était de ne jamais rire soi-même. Qu'il fallait raconter ses histoires sans s'esclaffer. Garder l'air sérieux; même si tout le monde se tenait les côtes. Mais mon père, il en était incapable, malgré tous ses efforts. Il riait de ses propres blagues. Il s'en foutait. Et il nous fichait la honte à se marier comme ça.

Mon père avait un chalutier à Bullock Harbour. C'était ça, son métier, pêcheur. Il débarquait ses poissons sur le quai, et les bonnes femmes des *fish and chips* de Dun Laoghaire venaient chercher de la raie, du cabillaud ou du merlan. Un type de l'île Maurice avait un restaurant à Killiney: il achetait les homards. Il y avait des bonnes sœurs dans un couvent sur Colliemore Road. Le paternel leur faisait toujours un prix. Ce qu'il arrivait pas à fourguer, il le mettait dans un landau, et il allait le vendre de porte en porte. C'était un vieux landau complètement foutu qu'il avait trouvé dans une benne. Il le remplissait de glace et hop, il était parti. Sa tournée couvrait de York Road jusqu'à Ballybrack, environ. Partout dans le coin des nouvelles propriétés de Sallynoggin et Monkstown Farm. Le roi de la route. Voilà comment il s'appelait lui-même.

– Paddy O'Meara, le roi de la route. Un boulot qui vous fait voyager, c'est chouette.

Quand il avait besoin d'argent, il bossait jusqu'à l'aube. Vers la fin de la semaine, à l'approche de Noël, ou quand il devait payer les traites du bateau. Il nous appelait par radio à la maison, et je lui disais bonsoir depuis la cuisine. Dans

la CB j'entendais sa voix grésiller, et le bruit des vagues. Il nous disait de ne pas nous inquiéter, qu'il contemplait les sirènes.

– Dis une prière pour moi, champion. Je serai de retour au matin.

Allongé dans mon lit, je pensais à lui, seul dans la baie. Je priais pour que les tempêtes restent en Angleterre.

Un soir, je l'ai entendu chanter une chanson pour ma mère dans la CB.

– *Oh my true love she is fair, and my true love she is bonny, with the ribbons in her hair, ah my darling gentle Annie*<sup>1</sup>.

Elle se moquait gentiment de lui, assise à la table de la cuisine. Je ne les ai jamais revus ainsi. Mais je n'ai pas oublié. C'est le souvenir que j'essaie de garder de leur couple.

Parfois, l'été, il m'emmenait avec lui sur le bateau. Il n'avait pas le droit. C'était illégal. Ça aurait chauffé pour lui si les autorités l'avaient découvert. Même si j'ai jamais compris pourquoi. C'était pas comme si son bateau avait été dangereux ou je ne sais quoi. D'abord, il était minuscule, et tellement lent qu'on aurait dit un jouet. Un petit chalutier pour un seul pêcheur, on en voyait pas mal du côté de Dalkey et d'Irishtown. Ils ont duré un paquet d'années. Celui de mon père s'appelait *The Wexford Girl*. Il voulait le rebaptiser *Red Rum*, à cause du canasson qui avait gagné le grand prix national, mais faire changer le nom d'un bateau, c'est la croix et la bannière tellement c'est compliqué, alors finalement, il l'a jamais fait.

– Le moteur serait pas assez puissant pour faire marcher le vibromasseur de ta bonne femme.

Voilà ce que mon père racontait aux gars du port. Et il rigolait tout seul. Et il faisait une drôle de tête.

– Le Seigneur de la haute mer, dans mon bolide. Mais

1. « Oh ! mon véritable amour, elle est blonde, et mon véritable amour, elle est jolie, avec des rubans dans les cheveux, ah ! ma chère et tendre Annie ! » (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

bon, va falloir s'y faire en attendant le trente mètres. Comme Onassis.

Et toutes les vieilles de glousser et de lui faire de l'œil. Et moi, je me disais : « Punaise, mais c'est quoi un vibromasseur ? »

J'adorais sortir en mer avec mon père. Je le faisais souvent pendant les vacances ou le samedi matin. Pour être honnête, j'aimais pas trop l'école. Et elle me le rendait bien. C'était un sentiment mutuel. Une bande de snobs en col ecclésiastique, voilà ce qu'ils étaient. Ceux qui venaient de ma rue avaient déjà une étiquette sur le dos. On sortait du lot. Ils nous riaient au nez. Nous humiliaient devant les autres parce qu'on portait des vêtements de seconde main. Ils imitaient notre accent. Ils essayaient de nous faire chialer. Le pire, c'étaient pas les châtimements corporels ; c'était la manière dont ils nous privaient de notre dignité. Tous, ils venaient de la cambrousse. Ils détestaient les gosses de Dublin. Je ne sais même pas pourquoi je m'emmerde à parler de ces types. J'espère qu'ils rôtiennent en enfer aujourd'hui. Que Dieu me pardonne. Mais je l'espère sincèrement. S'il y a une justice, alors ils ont ce qu'ils méritent.

Y avait des matins où je racontais des cracs à mon père, comme quoi j'avais pas classe. Il savait bien que je mentais, mais il me laissait venir malgré tout. Peut-être que vous trouvez pas ça bien. Et je vous comprends. Je dis pas que vous avez tort. De temps en temps, je regrette presque toutes ces journées de classe que j'ai séchées. À l'époque, je m'en foutais. Je travaillais avec mon père. Et je vais vous dire la vérité, même si vous voulez pas me croire : j'ai plus appris avec ce type qui savait à peine écrire son nom que chez les curés. J'allais au village avec lui acheter du diesel. Ensuite, on partait chercher la glace dans un pub où il avait ses petits arrangements. Il me laissait trimballer les filets, les caisses pour mettre les poissons. Il portait les grandes, moi, les petites.

– Regarde-nous donc, disait-il. On dirait les compères Little et Large.

Il m'apprenait le nom des poissons, m'expliquait comment les reconnaître. Bar, grondin, maquereau, limande, lieu noir, motelle à cinq barbillons. J'étais sidéré, en l'écoutant parler, par sa connaissance intime des espèces. Raie bouclée, chabot de mer, flet, vieille, émissole tachetée, dragonnet. Il y a des gens qui trouvent la poésie dans les mots écrits sur une page. Mon père la sortait de la mer.

Aider son père donne à un même le sentiment d'être important. De temps en temps, les vieilles me donnaient des sous, surtout quand j'étais poli. Il y en avait une qui s'occupait de la boulangerie de Dalkey et, le vendredi, elle nous apportait des choses à manger. J'aimais la bonne odeur du pain sortant du four. Ça me faisait chaud au cœur. C'était une odeur douce, rassurante.

Tard le soir, je les entendais se disputer en bas. Et je pleurais tout seul. J'imagine que j'avais peur. Comme ont peur les enfants. Elle disait qu'elle partirait. Il disait la même chose. Je m'asseyais en haut des marches, et je pleurais en les écoutant. Des fois, Helen ou Sheila quittait son lit pour s'asseoir à côté de moi. Elles pleuraient aussi, plus que moi.

Je les entendais, en bas, qui cassaient des assiettes et des verres. Je les entendais hurler toutes sortes de choses, se bousculer dans la cuisine. Alors, qu'est-ce que je faisais, moi? Je retournais dans mon lit et je remontais les couvertures sur mes oreilles. Et j'essayais de me rappeler cette odeur. Souvent, j'en rêvais. Ça m'arrive encore. L'odeur du pain chaud qui sort du four. C'est drôle, un jour, un type m'a dit qu'on ne pouvait pas rêver des odeurs. Moi, je sais que si. Je l'ai fait.

Dans notre famille, il y avait deux garçons et deux filles, et j'étais l'aîné. Donc, le seul à se souvenir des jours plus heureux. De l'époque où mes parents ne se disputaient pas. À présent, je ne me rappelle plus grand-chose, soyons honnêtes, mais je sais que cette période a dû exister.

Un autre truc dont je me souviens, c'est quand je priais Jésus pour qu'il nous envoie mon petit frère Rory. C'est lui le plus jeune. J'ai prié pour qu'il naisse. Je crois que je n'en

pouvais plus de n'avoir que des sœurs. Je voulais un frère pour lui apprendre à jouer au foot. Helen et Sheila, le foot, ça leur disait rien. À l'époque, les filles n'aimaient pas le foot. C'était Bay City Rollers ou rien.

Rory et moi, on allait jouer au foot sur le terrain réservé aux gens du voyage. Ou bien dans la rue. N'importe où. Il était Chelsea, j'étais Leeds United. J'étais l'Allemagne, il était l'Angleterre.

Rory et moi, on ne se voit plus. Il a eu des problèmes, il y a quelques années. Il s'est trouvé embringué dans une bande, en ville. Y avait des histoires de drogue. Il a fait des trucs qu'il aurait pas dû. Ça sert plus à rien d'en parler maintenant. J'utilise pas son vrai nom ici, parce que toute l'affaire a été publiée dans les journaux de l'époque, et si vous voyiez son nom écrit là, ça vous rappellerait ce qu'il a fait. Résultat, il a fallu que je quitte Glasthule. Mais ça, c'est une autre histoire.

Je ne dis pas que j'ai le droit de juger ce qu'il a fait. Je l'aime toujours. Mais je ne peux plus le fréquenter. Ça me foutrait en l'air de le voir. Je ne veux même pas savoir où il habite depuis qu'il est sorti de prison. Soyons honnêtes, j'ignore même s'il est encore en vie. C'est triste d'avoir un passif aussi lourd entre frangins. Mais bon, c'est comme ça avec Rory. Et ça ne changera jamais.

N'empêche, quand on était petits, c'était différent. J'étais dingue de mon petit frère. Je priais pour que ma mère ait un garçon, et c'est arrivé. J'étais aux anges. Un petit frère, c'était trop génial. Mes prières avaient été entendues. On allait jouer au foot dans la rue. Il voulait être Leeds ou l'Allemagne, mais je l'obligeais à être Chelsea ou l'Angleterre. Je lui disais :

– Sans moi, mon pote, tu serais pas là. Alors, t'es l'Angleterre. Et moi, je suis l'Allemagne. Et tu fermes ta gueule.

Je me souviens d'un dimanche très froid pendant l'hiver 1975. Un de ces jours où le souffle se transforme en fumée. On était devant l'église de Glasthule en ce matin glacial, le vieux, Helen, Sheila et moi, et bébé Rory dans les bras du

vieux. On soufflait sur nos doigts pour se réchauffer les mains. J'imagine qu'on réfléchissait à ce qu'on pourrait faire. On était trop jeunes pour l'admettre, mais on ne voulait pas rentrer à la maison. Pas du tout. Parce que leurs pires engueulades, c'était toujours le dimanche. Et ça se terminait toujours pareil : mon père prenait sa veste et s'en allait. Et il ne revenait que très tard. Parfois, il ne rentrait pas de la nuit.

Ce dimanche matin-là, mon père m'a regardé. J'ai compris qu'il lisait dans mes pensées. Il avait les lèvres blêmes, gercées. Il n'arrêtait pas de se les mordiller tout en regardant autour de lui.

– Papa, dit Sheila. J'ai froid.

– Je sais que tu as froid, ma chouquette, répond mon père. Mais pense à ces pauvres gens en Afrique. Dans le désert. Ils ont la peau du dos qui se décolle tellement qu'ils sont rôtis par le soleil. Imagine comment ils seraient contents d'être ici, à Glathule.

– M'en fiche des gens en Afrique.

– Tu sais comment il fait chaud en Afrique ? Tu sues tellement que tu te ramènes chez toi dans une bouteille.

– Ben moi, j'aimerais bien être là-bas et pas ici.

Le vieux rigole.

– Moi aussi, si tu veux savoir la vérité.

Alors, le visage de Sheila se voile de tristesse. Quand elle était petite, elle avait parfois des expressions à vous fendre le cœur. C'était une mère qui pouvait pas cacher ses sentiments.

– Tu veux que je te raconte une blague ? demande-t-il. Pour te redonner le sourire ?

– Nan. J'ai pas envie.

– Autrefois, il y a très longtemps, il y avait trois ours. Eh ben aujourd'hui, ils sont des millions !

Mon père a ri. Pas Sheila.

On est restés à poireauter devant l'église jusqu'à ce que tout le monde soit rentré. Que le vendeur de journaux ait remballé sa marchandise. Ce jeune plouc de prêtre est sorti

de l'église, en croisant bien les bras tellement il faisait froid. Il est retourné dans la petite maison voisine. Je le voyais à l'intérieur. Dans son salon bien tenu. Assis près du feu, prenant son déjeuner. Et je me souviens d'avoir souhaité moi-même être prêtre pour avoir ma petite maison à moi. Un endroit où il n'y aurait ni parents, ni frères, ni sœurs. Personne à aimer. Personne pour créer des problèmes.

– Ah! et puis merde, lâche soudain mon père. J'ai envie de m'amuser aujourd'hui. Si on prenait le bus pour descendre à Bray ou Greystone? Là-bas, c'est le genre d'endroit où les bouseux mangent leurs enfants.

– C'est vrai? qu'on a fait tous ensemble.

– Un peu, que c'est vrai! Allez, en route, mauvaise troupe.

C'était super. Maintenant, on savait qu'on ne rentrerait pas à la maison avant au moins cinq ou six heures du soir. Qu'ils auraient moins de temps pour se disputer. Je me souviens que j'étais presque fou de bonheur à l'idée que ce dimanche puisse bien se passer. Enfin, ça n'a pas été si simple.

Ce soir-là, ils se sont méchamment querellés. Mon père a pris la porte. Je me souviens d'être parti le chercher à travers le village, sans parvenir à le retrouver. Je suis allé à l'*Eagle House*, et là, un type m'a dit qu'il l'avait vu, une demi-heure plus tôt, entrer dans un appartement de Glasthule Buildings, une ruelle derrière le cinéma *Le Forum*. Là, vivait une femme, dont je ne mentionnerai pas le nom. Certains des siens sont encore en vie. Ce serait pas juste. Disons seulement que son nom revenait dans les disputes de nos parents. On a grandi en entendant ma mère hurler ce nom.

La rue était sale. Une carcasse de bagnole calcinée gisait sur le flanc. Sur un mur en ruine, des graffitis: VIVE LES PROVOS. Et puis: THIN LIZZY, C'EST BATH. Et puis: MARY MOORE A DES PETITES CULOTTES ÉCOSSAISES. Vous savez comment sont les jeunes. De vrais petits salopards. J'ai attendu longtemps, mais je ne l'ai jamais vu ressortir de l'appartement. Peut-être qu'il était ailleurs. J'en sais rien.

Plus tard dans la soirée, ma mère est venue nous voir dans notre chambre, Rory et moi. Elle s'est assise sur mon lit en fumant sa cigarette. Elle a dit que mon père rentrerait à la maison, que je ne devais pas m'inquiéter. Qu'elle ne pensait pas ce qu'elle avait dit sur lui lorsqu'ils se disputaient. Elle a dit que mon père était un brave type. Qu'elle ne voulait pas que je me retourne contre lui. Au cas où je ne voudrais pas me marier quand je serais grand. Je lui ai dit que je me marierais jamais.

– Je veux rester avec toi, maman, je lui ai dit.

Elle a ri.

– Tu ne penseras pas toujours comme ça, a-t-elle répondu.

– Si. Pourquoi est-ce que je peux pas me marier avec toi?

– Parce qu'un jour, tu rencontreras une jeune fille. Et tu tomberas amoureux d'elle. Et voilà. L'affaire sera dans le sac.

– Non.

– Mais si. C'est comme ça que ça se passe. C'est merveilleux de tomber amoureux.

– Comme toi et papa? j'ai dit.

Elle a détourné les yeux. Tiré sur sa cigarette.

– Oui, répond-elle. Maintenant, fais dodo et ne t'inquiète plus.

Ma mère n'était pas du tout religieuse. La religion ne l'avait jamais intéressée. Non, jamais. Elle disait que tout ça, c'était que des mensonges et de l'hypocrisie et des bêtises. Et on n'entendait pas ça souvent en Irlande, à l'époque. Le pays grouillait de carmélites, de rosaires, de scapulaires. Mais ma mère était différente. Elle parlait de tout ça d'un ton amer. N'empêche qu'on pouvait être sûr d'une chose avec elle : elle détestait toutes les religions de la même manière, sans distinction.

Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'allait jamais à la messe, ce qui était dommage, parce que le dimanche, mon père était vraiment à son avantage. Il était charmant avec les dames,

tenait la porte de l'église, saluait les voisins et le prêtre. Il y avait une pauvre vieille qui n'avait personne au monde, pas le moindre ami. Mon père faisait tout un cirque autour d'elle après la messe. Ça fait bien des années qu'elle est morte. Je ne me rappelle plus son nom. Ça devait être Bridget ou Agnes.

Elle ne s'était jamais mariée. Quand on lui demandait pourquoi, elle nous répondait qu'elle attendait toujours de trouver le bon. Et puis elle se tordait de rire, en s'essuyant les yeux.

– Que le Seigneur me pardonne, disait-elle. Je suis une vraie gourgandine.

Son bien le plus précieux était une photo de Charles Haughey. Prise un jour où il était venu à la pêche aux électeurs à Glashule. Sourire satisfait, yeux mi-clos, comme si on lui avait bourré le cul d'ananas confit. Un bras autour du prêtre. L'autre autour d'Agnes. Son costume valait plus que ce qu'elle touchait en une année entière. Elle l'adorait. Allez comprendre.

– Si seulement mon Charlie avait quarante ans de plus, disait-elle, tu parles que je lui en donnerais pour son argent. J'aime les hommes qui n'ont pas froid aux yeux, pour sûr. Pas ces femmelettes qui croient que s'ils en ont une, c'est pour touiller leur thé.

– Agnes ! s'exclamait mon père, feignant d'être choqué. Vous êtes une affreuse créature. Charlie Haughey est un homme marié. Vous êtes qu'une horrible vieille catin, voilà qu'est-ce que vous êtes.

Alors, elle se tenait les côtes de rire, et lui aussi. Et nous aussi, on se marrait tous. Moi, Helen, Sheila. Même si on savait pas ce que ça voulait dire « catin ».

Et puis un soir, on était assis dans l'escalier, à les écouter se quereller en bas. Et j'ai entendu mon père traiter ma mère de ce mot.

– T'es qu'un salopard de coureur et un menteur, hurlait-elle.

– Et toi t'es qu'une catin sans cœur. Tu l'as toujours été.

Alors, elle s'est mise à pleurer. Et lui aussi. Une porte a claqué, je m'en souviens, à en faire trembler les murs. Comme un coup de fusil, tellement ça a résonné dans la baraque. Je savais que les voisins allaient l'entendre. Ils devaient écouter à travers la cloison. On aurait cru qu'on avait fait péter un bâton de dynamite.

Et je les entendais, en bas, qui pleuraient chacun dans une pièce. Et là, j'ai su ce que voulait dire ce mot.

Un mot peut vous transpercer le cœur comme une balle. Mais une balle vous traverse, alors que le mot reste. Il demeure dans votre cœur jusqu'à le faire tourner à l'aigre. Mais j'ignorais tout ça à l'époque. J'étais un gosse. Trop jeune pour piger.

Le samedi, on allait quelquefois s'acheter une glace dans une boutique qui s'appelait *Teddy's*, près des bains publics. On s'asseyait sur un banc et on parlait un moment. Il y avait un pauvre gars qui n'avait jamais eu de chance, il avait grandi dans un orphelinat et tout avait mal tourné pour lui. Mon père lui donnait quelques maquereaux ou un filet de cabillaud. Une fois, je ne sais pas pourquoi, le type s'est mis à pleurer. Après son départ, j'ai demandé pourquoi à mon père.

– C'est difficile d'aider quelqu'un qui a sa fierté, il m'a répondu. Mais il faut toujours le faire, si tu peux. Parce qu'on ne sait pas si un jour, on n'aura pas nous aussi besoin d'aide dans cette vie. Et il ne faut pas juger les autres. Pas tant qu'on n'a pas été à leur place.

– Mais pourquoi est-ce qu'il peut pas s'acheter son poisson ? Il est pauvre ou quoi ?

– Eh bien. Disons que c'est pas Aga Khan.

– Et nous, on est pauvres ? ai-je ensuite demandé.

– Je ne veux jamais t'entendre dire ça alors qu'on a assez pour n'avoir jamais ni faim ni froid. C'est déjà plus que beaucoup de gens n'auront de leur vie en ce bas monde. C'est terrible d'être seul dans la vie. Tu peux avoir tout le pognon de la terre. Mais où donc que ça te mènera si tu n'as personne à aimer ? On n'est jamais pauvre quand on a ça.

– Est-ce que tu aimes maman ? je lui ai fait.

– Oui, il a répondu. Bien sûr que oui.

– Dans ce cas, pourquoi vous vous disputez tout le temps ?

Son regard se détourne de moi pour se perdre sur la mer. Il met sa main en visière, comme pour se protéger du soleil.

– Ce n'est qu'un jeu, répond-il. T'inquiète donc pas. Je ne ferai jamais de mal à ta maman, je te le jure sur ma vie.

– Mais c'est quel genre de jeu ?

– C'est comme quand toi et Rory vous jouez aux cowboys et aux Indiens. Vous faites semblant de vous battre, mais c'est pour de faux.

Je n'ai trouvé rien d'autre à dire.

– C'est comme au foot, reprend-il. Ta mère, c'est l'Allemagne. Moi, je suis le Brésil.

Je le revois me disant ça comme si c'était hier. Ça et son sourire forcé.

Je me souviens d'un autre jour. À l'automne 1975. C'était le 26 octobre. On a tous pris le bus pour Bray après la messe. Mon père, moi, Sheila, Helen, Rory. Le ciel était clair, la mer était bleue. Sur tout le front de mer, vrombissaient les auto-tamponneuses. Dans l'air flottait une douce odeur de barbe à papa. On a acheté des Mr. Freeze à l'orange et pendant un moment on a regardé les vagues. Une dame sur la jetée a dit que les vagues étaient les âmes des anges que Dieu aimait vraiment. Elle a expliqué que Dieu les laissait danser sur les flots pour les remercier d'être si bons.

– Pour les remercier, mon cul, a fait Sheila à mi-voix.

– C'était le plus beau jour de ma vie, a dit mon père dans le bus qui nous ramenait à la maison. On a vraiment pris du bon temps. Faudra qu'on remette ça.

Mais il se trompait. Les choses n'ont pas tourné comme prévu. En revenant à la maison, mon père ignorait que c'en était fini des journées comme celle-là. Tout allait changer.

Quand on est arrivés, la maison était vide. C'était pas dans

ses habitudes. Ma mère ne sortait jamais le dimanche. En fait, à cette époque, elle ne sortait quasiment plus du tout. Je crois que c'est Sheila qui a trouvé le mot dans la cuisine.

– Papa, elle a dit. Maman est partie.

– Allez, sois pas idiote, a-t-il répondu en rigolant. Elle est partie se promener.

– Non, a repris Sheila. Tu te goures.

Elle lui a donné le papier qu'elle avait trouvé sur la table. Elle pleurait. Son visage était tout froissé. Le mot disait que ma mère en avait assez supporté comme ça. « Va la retrouver, que ça disait. On verra combien de temps elle te supportera. Tu m'as brisé le cœur. Brise donc le sien. »

Mon père est resté les yeux rivés sur le mot pendant un bon moment. Il le tenait avec délicatesse entre ses mains. Comme si le papier brûlait. Il s'est assis sur les marches de l'escalier, l'a relu. Et au bout d'un moment, il a levé les yeux vers nous.

– Tout ça c'est des mensonges, qu'il a dit. Faites pas attention. C'est rien du tout.

Il a froissé le papier en boule. Il l'a rangé dans sa poche et il est sorti dans le jardin derrière la maison. Il est resté là un bon moment.

Moi, j'étais pas vraiment triste. Je savais que mon père, lui, il l'était, mais pour être honnête, je ne comprenais pas pourquoi. Tout ce que je comprenais, moi, c'est qu'il n'y aurait plus de disputes. À l'âge que j'avais à l'époque, on ne sait pas la douleur que c'est d'être abandonné. Ni celle qu'il y a à partir. Parce que ça aussi, c'est dur. On est juste trop jeune pour piger ces trucs-là.

Quand Sheila et Helen ont cessé de pleurer, mon père est sorti acheter des steaks hachés et des frites à Dun Laoghaire. Il est resté absent une heure. Quand il est rentré, son haleine sentait la bière. Il nous a dit qu'il avait eu un sacré coup de veine. Il était tombé sur une amie de ma mère au fast-food. Elle lui avait raconté que ma mère avait pris quelques jours de vacances. Elle était partie voir sa famille à la campagne.

Elle serait bientôt de retour, il a dit. Tout irait bien alors. Tout serait parfait.

– Vous voyez ? a-t-il conclu en souriant. Je vous ai bien dit qu’il n’y avait pas à s’inquiéter.

Il a mis les frites dans les assiettes, et il m’a regardé dans les yeux.

– Tu me crois, hein, champion ?

– Oui, ai-je dit.

– Bien sûr que tu me crois. Tu sais que ton vieux père te raconterait pas des histoires.

– Pour sûr. Tu ferais pas ça.

Et là je me suis senti heureux. Et je l’étais vraiment. Parce que j’avais dit ce qu’il voulait que je dise.

Une semaine est passée, elle n’est pas rentrée. Bientôt, on a atteint deux semaines, puis un mois. Noël est arrivé. On a eu des super cadeaux. Les plus beaux qu’on ait jamais reçus. Rory et moi, des nouvelles chaussures de foot. Les filles, des robes, des poupées, des jouets. J’avais pas la moindre idée de comment le père Noël avait pu payer tout ça. Parce qu’avant, on nous avait toujours dit que le père Noël ne roulait pas sur l’or. Mais cette fois-là, on n’a pas posé de questions.

La nouvelle année est arrivée. Toujours rien au sujet de ma mère. Des fois, le soir, je mettais le nez à la fenêtre. Mon père était debout dans l’allée. Il regardait dans la rue, à droite, à gauche, comme s’il attendait quelqu’un.

– Oh ! qu’il m’a dit. Un type que je connais. T’inquiète pas. Tout va bien.

Et puis mon père a arrêté de sortir en mer. Il voulait être à la maison quand on rentrait de l’école. Il nous faisait des frites pour le dîner. Des fois, c’étaient des pizzas. Et puis il a commencé à apprendre à cuisiner, grâce à un bouquin qu’il avait dégoté un samedi à une vente de charité. Il brûlait le fond de toutes les casseroles de la maison. Sheila disait que maman ne reviendrait jamais.

– T’as pas besoin de rentrer tôt, que je lui ai fait un jour. On peut se débrouiller tout seuls.

– T’inquiète pas pour ça, il m’a répondu. Mange tes frites.

Un après-midi, alors que je rentrais de l’école, il s’est passé un drôle de truc. En tournant au coin de la rue, j’ai eu une surprise. Devant chez nous, un type mince en costume parlait à mon père. Je l’avais déjà vu. Je savais qu’il travaillait pour la banque *Munster and Leinster*. C’est eux qui avaient fait le prêt à mon père, pour qu’il achète son bateau. Il les payait tous les mois, sans faute.

À côté de l’homme au costard, il y avait un gros flic. Il avait le cou plus épais que la tête. En m’approchant, j’ai compris que le banquier et mon père se disputaient.

– Allons, a dit le policier à mon père. Ne parle pas comme ça, Paddy. Pas besoin d’utiliser ce genre de langage.

Soudain, mon père fait un pas en avant et pousse le type de la banque *Munster and Leinster*.

– Ne me redis *jamais* ce genre de truc, mon vieux. Sinon, je te fous par la fenêtre, tu peux me croire.

Là-dessus, il rentre dans la maison en claquant la porte à la faire sauter de ses gonds. Le flic et le type en costard me toisent.

– Te voilà, toi, me lance le policier.

– Qu’est-ce qu’y se passe? je lui demande.

Le banquier murmure un truc et se débîne en vitesse. Le flic soupire et m’ébouiriffe les cheveux.

– Tu es un bon petit soldat, toi, pas vrai? Qu’est-ce que tu veux faire quand tu seras grand? T’aimerais pas être policier? Moi je suis sûr que si.

– Non, j’aimerais pas, je réponds.

– T’aimerais pas ça? Être un policier pour attraper les voleurs?

– Mon père dit que les policiers, c’est tous des ploucs.

– Il dit ça, ton père? C’est un marrant, lui. Un vrai comique.

– Je veux être prêtre.

Il me regarde d'un drôle d'air. Comme si je lui avais dit que j'étais Jésus ou un truc du genre. Il pue le ragoût de mouton.

– Eh ben ! reprend-il. C'est rudement bien pour un garçon de vouloir être prêtre.

Là-dessus, il me file une pièce de dix pence et il décampe. Ce gros bouseux de mes deux. Il se dandine comme un canard. Mais quel connard !

Je rentre à la maison à la suite de mon père. Il est tout seul dans la cuisine. Il a ôté sa chemise. Et il est debout, là, muet, avec son marcel et son pantalon. Il ne dit rien. Pas un mot. Il prend une bouteille de lait dans le frigo, et il la vide en trois gorgées. Il n'a plus l'air d'être notre père. Il essuie son visage avec son tricot de corps. Appuie une main sur la table comme s'il pesait soudain une tonne. Il contemple la cuisine comme s'il la voyait pour la première fois. Il a la tête d'un type qui aurait besoin de dormir une semaine. Il s'approche de la CB et la met en marche. Grésillement. Il l'éteint.

– Pourquoi il était là, le banquier ? je demande.

Il ne répond pas. Je répète.

– Il me fait des embrouilles. Enfin, il a essayé. Rien qu'une bonne discussion un peu chaude. Allez, viens donc, on va faire un tour.

On a marché tout du long jusqu'au bout de la jetée. Jusqu'au phare. Comme on faisait souvent. Mais ce soir-là, mon père disait pas grand-chose. Il n'avait pas envie de parler. Il est comme ça, des fois. Faut pas faire attention. On s'est assis sur le banc près du phare. Le ferry de six heures partait pour l'Angleterre. Il y avait des gens qui arpentaient le pont. Ils avaient l'air de bien s'amuser.

– T'es déjà allé en Angleterre, que j'ai demandé à mon père.

– J'ai failli, une fois. Quand j'étais jeune.

– Et pourquoi t'es pas parti ?

Il a sorti une cigarette, l'a allumée.

– Je peux encore, a-t-il dit très doucement.

– J’aimerais pas ça, que j’ai répondu. J’aimerais pas que tu t’en ailles, papa.

Il ne m’a pas regardé. Il a attrapé ma main. On est restés assis là un moment. Sans rien dire. Tandis que le faisceau du phare balayait la mer.

– Est-ce que le père Noël existe pour de vrai? j’ai demandé.

– Bien sûr que oui.

– Tant mieux. J’étais pas sûr.

– Tout ce que tu crois qui est vrai est vrai. Tout le reste, c’est des conneries.

Un jour, pas bien longtemps après, j’ai trouvé une lettre dans sa chambre. D’un salopard de politicien local du parti Fine Gael. Il était en contact avec la banque, qu’il racontait. On lui avait dit que ça n’allait pas fort, chez nous. Mais les arriérés que mon père leur devait, il fallait les payer tout de suite. Sinon, il serait vraiment dans de sales draps. Ils ne voulaient pas lui causer du tort. Ils ne voulaient pas lui enlever son gagne-pain. Mais il fallait payer tout de suite. Je ne sais pas ce qui s’est passé après. On me l’a jamais dit. Mon père est rentré à la maison le lendemain soir, et après, il a plus remis les pieds sur *The Wexford Girl*.

Elle a été vendue à Killybeg. C’est dans le Donegal. Y a des nuits où je rêve encore d’elle.

Il n’y avait pas grand monde à l’enterrement de ma mère. Que moi et mon père et Sheila et Helen. Et le petit Rory dans les bras de mon père. Il y avait deux voisines, mais la plupart des autres n’étaient pas venus. Ça faisait un an qu’on ne l’avait pas revue. Elle vivait à Birmingham. Je préfère pas rentrer dans les détails.

Mon père a donné une livre aux fossoyeurs. Il a dit que creuser une tombe, c’était un sacré boulot. Un truc qui n’était facile pour personne. Ils ont hoché la tête et ils ont dit qu’ils étaient désolés pour nous.

Ce jour-là, il faisait beau, mais il y avait du vent. Alors la dentelle blanche du prêtre arrêta pas de lui revenir dans la figure.

Le soir de l'enterrement, j'arrivais pas à dormir. Quand je suis redescendu en bas, il était tard. Mon père était assis au salon, dans un fauteuil. Il portait toujours son costume noir et une chemise que je ne lui connaissais pas. Il avait retiré ses chaussures, et on voyait ses orteils qui sortaient des chaussettes. Il avait l'air brisé. Et il pleurait.

C'était pas la première fois que je le voyais pleurer. Et ce serait pas la dernière. Mais cette fois-là, c'était la pire. Il était assis là, la tête dans les mains. À sangloter. En respirant fort. À répéter le nom de ma mère encore et encore. Comme si son nom, c'était un poème, ou peut-être une prière. Alors j'ai eu envie de pleurer aussi. Pas seulement parce que j'étais triste. Mais parce que je voulais pleurer avec lui.

– Papa, j'ai dit. Faut pas pleurer. Je vais m'occuper de toi.

Il a été très surpris de me voir debout, là. Il n'a pas su quoi dire pendant un moment.

– Je ne pleure pas, a-t-il répondu. Et toi, qu'est-ce que tu fais debout?

– Si, tu pleurais, je t'ai vu.

On est allés dans la cuisine. Dans le frigo, y avait un paquet de steaks hachés. On les a fait revenir à la poêle avec des tranches de pain rassis. On est retournés dans le salon pour regarder *The Comedians*. Il a bu une bière, et moi, du lait. Il arrêta pas de s'essuyer les yeux avec le revers de sa manche.

Dès qu'il finissait une cigarette, il en rallumait une autre aussi sec avec le mégot.

– Maman est au paradis, maintenant. On a une amie chez les anges. Le plus important, c'est que tu ne t'inquiètes de rien. Tu es trop jeune pour te faire du mouron pour des choses importantes. On va continuer à faire tourner la baraque. Et tout ira pour le mieux au bout du compte.

– Je m’inquiéterai pas, c’est promis.

Il a hoché la tête et regardé autour de lui.

– Tu sais ce que je fais, moi, quand je m’inquiète ? a-t-il demandé.

– Non. Tu fais quoi ?

– Je pense à ton arrière-arrière-grand-père. À ce qu’il faisait comme travail. Toutes ces énormes pierres. Des pierres de la taille d’une voiture. Ça devait être terrible. C’est vrai, tu sais. Y a des jours où il devait avoir le dos en compote. Mais au bout du compte, ça en valait la peine. Oui, tout ce travail-là, c’était pas pour des prunes. Parce qu’à la fin, il a pu monter sur la jetée. Et là, il pouvait dire : « Regardez ça. Je suis quelqu’un, moi. Je suis un homme qui a fait quelque chose de sa vie. »

La pluie a commencé à tomber tout doucement contre les vitres de la maison. Dans la rue, une alarme de voiture s’est déclenchée. Les chiens aboyaient contre le tonnerre.

Et on est restés là dans les bras l’un de l’autre, à regarder *The Comedians*. Même quand ça s’est terminé, on n’a pas bougé. On a écouté la pluie, qui tombait tranquillement au dehors. J’imagine qu’on pensait à toutes sortes de trucs. Mais tout ce dont je me souviens, c’est du bruit de la pluie. Et moi, qui serrais très fort mon père.

Il s’est mis à laver des voitures et à faire des petits bouts dans le village. Il faisait la tournée des riches demeures de Killiney et Dalkey. Lavait les voitures, tondait la pelouse. N’importe quoi pour gagner quelques livres. À Dalkey, un juge à la retraite l’a embauché pour remettre en état son jardin. Il lui a fallu presque trois mois pour faire ça correctement. Des fois, le samedi, Sheila et moi on allait l’aider.

Il avait si bien travaillé que le juge lui a demandé de venir une fois par semaine pour continuer à entretenir son jardin. À force, la rumeur s’est répandue, et on lui a demandé de s’occuper d’autres jardins. Le plus drôle, c’est que ça semblerait lui plaire. Il avait une sorte de prédisposition pour ça.

Il a perdu quelques kilos. Il a bronzé. Il s'est inscrit à des cours du soir à Sallynoggin pour apprendre des trucs sur les plantes.

Au bout d'un moment, il a rencontré une femme. C'était une grosse bonne femme de la campagne qui riait tout le temps. Son mari était mort dans un incendie, je crois. Mon père et elle allaient se promener sur la jetée. Elle picolait un peu, mais lui aussi. Certaines personnes disaient que c'est à cause de ça qu'ils restaient ensemble. Mais bon, c'est facile à dire. Qui sait, au fond ?

Moi, ce que je sais, en tout cas, c'est qu'elle paraissait le comprendre. Je pense qu'elle le rendait heureux. C'est mon sentiment. Les disputes qu'ils avaient de temps en temps ? M'en parlez pas. Mais ils se réconciliaient toujours à la fin. Et elle était pas du genre à filer à l'anglaise quand ça commençait à barder. Elle vous taillait un costard sur mesure, tellement qu'elle avait la langue acérée. Comptez pas sur moi pour répéter ce qu'elle disait. Valait mieux pas se trouver en travers de sa route. Quand elle avait quelques verres dans le nez, c'est-à-dire la plupart du temps, elle se mettait à chanter. Ces chansons tristes de country où c'est l'histoire d'un cow-boy qui abandonne une serveuse. Impossible de l'arrêter. En plus, elle chantait comme une guimbarde. Et Dieu sait que j'en ai entendu gueuler, des casseroles. Mon père disait qu'elle avait une voix à peler les carottes. Elle avait « le gosier en pente », qu'il disait aussi. Elle pouvait s'enfiler une barrique de Guinness et en redemander. Elle aurait tété le maillot d'un ivrogne.

La dernière fois que je les ai vus ensemble, c'était au mariage de ma sœur Helen, il y a deux ans. Après le dîner, mon père se lève pour faire un discours. Tout le monde se tenait les côtes de rire. C'est vrai ! Il avait les yeux qui brillaient comme des billes de soleil.

– Mais le mariage, c'est bien. Tout change, bien sûr. De nos jours, on parle même de mariage pour les homosexuels. En ce qui me concerne, je suis pour. Il faut être juste. Pourquoi

est-ce qu'ils n'auraient pas le droit d'en chier autant que les autres ?

Les gens se marraient. Et il s'est mis à rigoler à son tour. Je crois qu'il a attrapé un fou rire. Il ne faut jamais rire de ses propres blagues. N'importe quel comédien vous le dira. Mais ce jour-là, j'ignore pourquoi, il était hilare. On aurait dit qu'il était heureux, et qu'il se fichait bien du reste. On aurait dit qu'il n'avait jamais eu le moindre souci dans sa vie. Il riait tant qu'il en était tout rouge. Et les autres se tordaient de rire avec lui. Et il se marrait de plus en plus. Il hurlait de rire. Et les autres lui faisaient comme un écho. C'est alors qu'il a fait un pas en arrière, et qu'il s'est écroulé. Et les gens n'en pouvaient plus, ils applaudissaient, riaient à gorge déployée.

Ils ont cru que ça faisait partie de son numéro, qu'il faisait ça pour être drôle. Et c'est ainsi qu'il l'aurait voulu, je pense. On peut dire que mon père est mort de rire.

À son enterrement, l'église était pleine de petites vieilles. Le prêtre était nouveau, un peu nerveux, c'était un bouseux. Il a dit qu'il n'avait jamais rencontré mon père, mais que tout le monde disait que c'était un grand comique. Lorsqu'il travaillait comme pêcheur, il avait aidé beaucoup de gens. Tout le monde le connaissait depuis Dun Laoghaire jusqu'à Ballybrack. De Monkstown Farm jusqu'à Sallynoggin. Le roi de la route. Voilà ce qu'il était. Partout, sa gentillesse était légendaire.

Personne ne disait que c'était un saint. Personne ne disait non plus qu'il n'avait jamais fait d'erreur. Mais Paddy O'Meara avait toujours un mot gentil pour ceux qui vivaient dans la solitude. Les voisins qui étaient dans la panade, avaient essuyé un coup dur. Il avait lui-même connu des tragédies. Dieu seul sait pourquoi. Il y a une raison à tout. À présent venait le temps du pardon. Pour beaucoup à Glashule, et surtout pour les pauvres, Paddy O'Meara était plus qu'un simple pêcheur.

– Paddy, comme Jésus, faisait des miracles avec les poissons, a dit le prêtre. Pour certains, dans cette paroisse, il marchait sur les eaux.

– C'est parce qu'il savait pas nager ! a crié quelqu'un au fond de l'église.

Et tout le monde a éclaté de rire, même le prêtre.

Parfois, j'ai l'impression de le voir dans la rue. Quand je sens l'odeur de la mer, il se rappelle à mon esprit. Et de temps en temps, la nuit, je pense encore à lui. Quand je mets mes enfants au lit. Je ne sais pourquoi, je songe à lui. Je me souviens quand je lui disais bonsoir dans la CB, à la maison. Le grésillement, le fracas des vagues dans la nuit. « Dis une prière pour moi, champion. Et ne t'inquiète pas. Je serai à la maison demain matin, te bile pas. »

Quand je vois un comique à la télévision, qui raconte des blagues et fait des grimaces. Parfois, le simple fait d'entendre rire me le rappelle. Comme un fantôme. Un personnage de chanson.

Je songe à lui quand je marche sur la jetée de Dun Lao-ghaire. Jusqu'au phare, en regardant les bateaux. Je regrette qu'il ne soit jamais parti en Angleterre.

Et puis je le revois, revenant d'un pas tranquille. Le long du mur bordant la mer, en direction de Glasthule. Se tenant les côtes devant la folie du monde. Riant aux quatre vents. Oui, riant toujours.



## II

### MORT D'UN SERVITEUR DE L'ÉTAT

Dublin, 2004

Avec l'âge, son père sombre dans l'aigreur. Seigneurs du crime au-dessus des lois. Chiens errants dans les centres commerciaux. Insolence des adolescents. Maladies des voisins. Le cancer rôde sur les pelouses de son esprit la nuit, désignant *untel* à la fenêtre illuminée. Ces chauffeurs de taxi sur lesquels on ne peut plus compter. Les émigrés. Le temps. Il lui murmure ses angoisses avec l'attention troublée d'un enfant égaré dans un monde insondable.

– Ce n'est pas que ça me dérange, mais ils sont si nombreux. Quand il y en a quelques-uns, ça va. Mais à présent, le premier boutiquier venu les engage.

Senan Mulvey ne répond pas. Il se concentre sur la route. À l'intérieur de la voiture, il fait trop chaud et il fume. Un peu plus tôt dans la soirée, il a rédigé quatre notes. Elles sont posées contre la bouilloire dans la cuisine. Sur le plan de travail, une enveloppe contenant une copie de ses dernières volontés et une demande pour qu'il n'y ait pas de prières lors de son enterrement.

Il a trente-sept ans, il est statisticien, au service de l'État. Séparé depuis presque deux ans de sa femme, professeure à l'université. Leur unique enfant est morte.

La gentillesse pantelante de son père, distraite, muette,

telles les digressions d'une soprano sur le retour vivant seule dans sa maisonnette, où elle fait la causette à ses tasses, faute de compagnie. Un jour, il y a très longtemps, était-ce dans le Kerry ou le Connemara, Senan Mulvey a découvert un vieux *curragh* abandonné dans un marais. Le banc gauchi, cassé, la barre pourrie arrachée, l'embarcation avait sombré jusqu'aux dames de nage dans la tourbe noire suintante. Souvent, ces derniers temps, lorsqu'il pense à son père, cette image lui revient en mémoire.

– Dieu du ciel, chacun doit prendre sa part, je ne dis pas le contraire. C'est vrai, ça, Dieu sait combien des nôtres ont dû partir à la mauvaise période. Ç'aurait été une vraie catastrophe si l'Amérique n'avait pas voulu d'eux. N'empêche que c'est à se demander si on en verra la fin.

Croissant de lune derrière l'obélisque au sommet de Killybeg Hill. Le plancher de la voiture racle le ralenteur. Son père fait claquer sa langue comme s'il appelait un cheval, et la route commence à descendre en lacets. Les demeures anciennes des nouveaux millionnaires s'éloignent de l'avenue, sombres portails électriques, silhouettes de dogues de carton-pâte, éclat violent des lumières de sécurité quand le vent se prend dans leurs circuits. Les monts Wicklow se trouvent à une trentaine de kilomètres, mais il fait trop sombre pour les distinguer. Il s'imagine sur le mont O Cualann : les ajoncs dans la brume, l'odeur des chèvres. Il passe les vitesses – il commence à pleuvoir –, un susurrement emplit la voiture à mesure que décroît le signal radio. La pluie mande des présences tandis que son père poursuit ses pensées à voix haute. Mais Senan Mulvey ne croit pas aux fantômes.

– Ce n'est pas que je suis raciste. Ce n'est pas que je ne les aime pas.

– Je sais.

– Ce sont des gens bien, il faut le reconnaître. Durs à la tâche. De bonnes manières. Et très attachés à la famille, aussi, ils élèvent très bien leurs enfants. Tu l'as déjà remarqué, Senan ? Ils sont moins embêtés que nous quand leurs

mioches pleurent. Et tu ne vois pas d'Africains mendier, pas comme nos clochards à nous. C'est juste qu'aujourd'hui, ils sont vraiment très très nombreux. On se sent... je sais pas.

Il attend que son père lui dise ce qu'il ressent. Mais il se tait, regarde droit devant lui à travers le pare-brise. Les hommes de son âge ont du mal à se livrer. Ils n'ont pas l'habitude qu'on les interroge sur leurs sentiments, n'ont pas les mots pour répondre. Cela ne signifie pas qu'ils soient insensibles, seulement qu'ils sont perdus, frappés par cette incapacité à s'exprimer des bébés qui hurlent parce qu'ils ne peuvent rien faire d'autre. Si l'on veut connaître les peurs d'un vieil homme comme son père, il faut aborder des sujets sans grande importance, et de préférence sans croiser son regard : la politique, le jardinage, la hausse des prix. La radio ronronne, les vitres commencent à s'embuer. Il est presque minuit à présent. Il conduit son père à Wicklow.

Son père, sergent de police à la retraite, est trésorier d'un club de randonneurs qui se lance une fois l'an dans cette aventure hasardeuse. Ils partent de Ballinalea à une heure du matin, marchent vers la ville, jusqu'au château de Dublin, en passant par Greystones, Bray, Killiney, Blackrock, les villages endormis de la côte sud. La plupart des randonneurs ont fait si souvent ce chemin que sortir une carte déclencherait un rire collégial.

On ne peut faire confiance à un taxi pour venir vous chercher à onze heures du soir. Aujourd'hui, personne ne tient parole. C'est le problème de l'Irlande désormais : un esprit capricieux, des gens qui ne s'intéressent qu'à l'argent, tout en étant soumis au fait qu'une opportunité plus lucrative puisse se présenter ou pas. Senan Mulvey a proposé à son père de le conduire à son rendez-vous. Ce sera une manière de lui dire adieu.

Des affiches pour un meeting du Sinn Fein accrochées à des lampadaires au carrefour. *Sweet Home Alabama* tagué sur les volets d'un supermarché avec l'esquisse d'un drapeau confédéré. Des jeunes à l'abri dans la cour d'une station-service ;

l'employé, derrière le rideau de sécurité, les yeux fixés sur le trio des pompes.

La pluie tambourine de plus en plus fort lorsqu'ils franchissent le petit pont au nord de Shankill, peu avant d'entrer dans le comté de Wicklow. L'autoroute est calme. Il prend la sortie de Sally Gap. Dans son appartement de Donnybrook, près des studios de télévision et de l'université, il y a un tuyau d'arrosage rouge qu'il a acheté le week-end dernier à la jardinerie de Naas, près de la voie express. Il l'a laissé deux jours dans son emballage. Ce soir, chez lui, il l'a ouvert.

Depuis la fenêtre de son salon, on découvre le lac artificiel du campus. Le château d'eau, aussi, gros bulbe de béton, et le toit du gymnase des étudiants où il a reçu son diplôme, il y a seize ans. Cette matinée-là lui semble sortie de la vie d'un autre : celle d'un étudiant au cœur léger, entouré d'amis, un maigrichon radical qui croyait à des choses impossibles. En hiver, la vue est plus dégagée ; les arbres dehors sont nus. L'été, les feuilles créent un écran ondulant qui obscurcit un peu le tableau. Des herbes sauvages germent dans les jardinières sur la fenêtre. Les oiseaux dans les branches – des grives, un rouge-gorge – le regardent à travers le double-vitrage, tels des voisins ahuris. Ils ont été témoins de faits bien étranges : un homme qui les fixe des yeux, qui pleure, fait les cents pas, nu dans le quart de jour à l'approche de l'aurore, qui remet ses vêtements de la veille car il n'a pas fermé l'œil, puis rassemble ses papiers pour le bureau. Un chat, une fois, a grimpé en haut du cyprès – trois étages – impossible – et comme il n'avait pas réussi à saisir sa proie, a observé pendant une bonne demi-heure Senan Mulvey en larmes, dans la robe de chambre qui naguère était celle de sa femme. Monogramme d'un hôtel de Londres sur la poche de poitrine déchirée, ceinture effilochée à force d'être lavée.

La voiture obéit à son conducteur. Le moteur ronfle. Sur le comptoir, dans la cuisine, une boîte de puissants sédatifs. Il les a depuis plusieurs années, depuis sa fracture de la cheville et du péroné. C'était à Noël ; ils étaient à Manhattan, Senan

Mulvey et sa femme, couple résolument paisible, détaché à New York pour le travail, ce qui faisait l'admiration de leurs amis plus installés, moins audacieux. L'envie l'avait prise d'aller patiner à Central Park. Il l'avait implorée de faire attention, de ne pas s'éloigner de lui. Le glissement rapide des lames, les troncs d'arbres miroitant de givre, un gros garçon affublé de bois de cerf en plastique vendant des porte-clés à l'effigie de la statue de la Liberté, ses jurons blasphématoires lorsqu'elle filait, virait. Elle était enceinte de sept semaines; ils n'avaient annoncé la nouvelle à personne. Le froid perçait comme des aiguilles à travers les boutonsnières de leurs doudounes américaines matelassées, comme des duvets avec des manches. Hivernage. Patinage. Les oreilles blêmes, gelées. Un concentré de bonheur, de totale acceptation du destin, comme il peut en jaillir avec une brusquerie vertigineuse dans une cité verticale comme New York.

Musique d'ambiance festive, ridicule, désordonnée, alors qu'ils restaient enlacés. Dublin était loin, pourquoi y penser? Chez eux, cet appartement en sous-location. Téléphones éteints. Une bonne bouteille de merlot, des bûches de bois recomposé dans la cheminée et les plats cubains à emporter de la *cantina* de Prince Street. Plus besoin de sortir. Un CD de Bach. Glenn Gould fredonnant un arpège tandis qu'ils baisaient sur le canapé, tels des amants ardents, excités à l'idée de partager un appartement pour la première fois, et non un couple marié depuis cinq ans. Souvent, il a l'impression que ce souvenir est entré physiquement en lui, qu'un lobe secret de son cortex destiné à engranger les protections l'a téléchargé comme un rempart contre tout ce qui arriverait par la suite, car il lui revient en rêve, jaillit soudain dans son esprit le jour – la neige sur la fourrure de sa capuche à elle, les cieux tourbillonnants autour d'eux, l'épaisseur de glace quand son front heurta la barrière, le rire du vendeur de porte-clés, cette éternité avant que la douleur ne le déchire, et la soif nauséuse, impossible, qui suit le choc de la chute, obscurcissant le monde. Les patineurs qui essayaient

de l'aider à se relever. Un soldat lui disant : « Putain, mec, tu t'es pétié l'os. » Les gargouilles de marbre en forme d'aigles sur les corniches d'un gratte-ciel. Un infirmier d'une obésité monstrueuse, des confettis sur ses épaulettes, lui parlant d'abord avec brusquerie, puis avec une bienveillance maternelle, lui donnant du « mon pote » ou du « rebelle irlandais ». Et l'idée, aussi intensément présente que la souffrance et les aigles, que la douleur importait peu car il n'était pas seul à l'affronter. Marie-Thérèse l'aiderait, et un jour ce ne serait plus qu'une histoire. *Ce Noël où je suis tombé en patinant à New York. Ce qu'ils nous ont pris comme frais d'ambulance.* La gêne. Les béquilles. C'était devenu une des vanes récurrentes de Marie-Thérèse, une espèce de mot tendre, intime, elle disait que si le bébé était un garçon, ils l'appelleraient Adam, car il avait été conçu dans la cité de la chute.

Il a une place dans le parking de l'immeuble. Il attendra que les voisins soient partis pour le travail.

Son père a les yeux fixés sur la radio, qui clignote avec un rythme subtil, comme pour essayer d'apaiser les choses. Démarre le bulletin d'information de minuit, mais il y a des interférences. Les montagnes arrêtent les ondes.

– Ils ne seraient pas mieux chez eux ? Je veux dire, dans un endroit qu'ils comprennent vraiment ? Qu'est-ce qui les attire ici, Senan ? La charité ?

– Je l'ignore.

– Ils doivent avoir de la famille, là-bas. Tu ne crois pas qu'elle leur manque ?

– Si.

– Une femme, peut-être. Ou des petits. Et voilà qu'ils grandissent sans leur père. C'est triste, quand on y pense. Dieu les aime, tous autant qu'ils sont. Est-ce que ce n'est pas terriblement injuste, Senan, que le monde ait si mal tourné ?

– Si.

– C'est vrai, beaucoup des nôtres ont dû partir, je ne dis pas le contraire. À l'époque de la Grande Famine, et plus tard. Que le Seigneur leur vienne en aide, ils n'avaient pas

le choix. Et par ici, aussi. Wicklow était terriblement touché. Des villages entiers dévorés par la famine. Des tout-petits mourant de faim. Et cette salope de reine Victoria qui avait donné cinq livres pour aider ces malheureux. Ce qu'on donnerait à un asile pour chiens errants. Tu imagines.

– Je sais.

– Même à mon époque. J'avais envie de partir. J'ai souvent regretté de pas l'avoir fait. Boston, ça m'aurait plu. On vit très bien à Boston, à ce qu'il paraît. Mais maman n'a jamais voulu. Et ce n'était pas la peine de lui en parler. Enfin, j'imagine qu'on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre.

– Non.

– Mais si seulement ils n'étaient pas si nombreux! On va finir par le regretter. Il y en a dans les garages, chez *Tesco* – entre nous et Dieu, ils sont partout. Jimmy Dunne en a pris un chez lui, au-dessus de la poste. Du genre tranquille. C'est lui qui verse les retraites. Et il te regarde d'un drôle d'air, comme si c'était toi, l'étranger! Ou que tu n'avais pas le droit de toucher ta pension, alors que tu as cotisé pendant quarante ans! Souvent j'ai envie de lui dire: «Eh, mon gars, je me suis même pris une balle! Et ce qui est à moi, je l'ai gagné! T'as pas besoin de me donner ce qui est pas à moi, merci bien! Tu peux le garder. J'en veux pas.»

– Papa, j'essaie de me concentrer sur la route. Je pense qu'on s'est trompés.

– Un ingénieur, un vrai héros. Qui sort de je ne sais où. Du Libéria, je crois. C'est en Afrique, ça, Senan?

– Oui.

– Je n'aime pas faire des remarques. Je ne voudrais pas le gêner. Mais je crois qu'ils sont en train de commettre une belle erreur.

– Qui ça?

– Le gouvernement. Les autorités. À force d'en laisser venir autant. Tu verras, on s'en mordra les doigts! N'oublie pas ça. Je pense que tu en as vu plein, à New York. Mais New York, c'est New York.

– Tu as sans doute raison, répond doucement Senan Mulvey.

– Tout à fait. Mais qui écoute ?

C'est en août qu'elle était partie. Un week-end prolongé. Pendant des semaines, il ne le dit à personne. Croyant à moitié qu'elle reviendrait, il achetait de la nourriture pour deux sur la route de Seapoint lorsqu'il rentrait de son bureau en ville.

Un soir, il réussit à se persuader qu'il l'avait entendue tourner la clé dans la serrure. Mais il n'y avait personne dehors quand il ouvrit la porte.

Quand les gens appelaient, ce qui était rare, il ne disait pas qu'elle était partie. Il tenait des propos légers, endurait les plaisanteries, feignait d'accepter des rendez-vous. Puis son père à elle appela à la maison, un dimanche matin d'automne, en disant qu'il passerait chercher ses livres et quelques vêtements. Il avait l'air effrayé, au bord des larmes. Elle ne reviendrait pas. Il ne savait pas ce qui s'était passé. Marie-Thérèse était chez des amis. Il était chargé de lui transmettre qu'un avocat prendrait contact avec lui. Il ne pouvait pas lui révéler ce qu'elle était devenue. Il était vraiment navré, disait-il. Sa loyauté allait à sa fille.

Se retrouver sans elle à la maison lui devint vite insupportable. Après le travail, il allait seul voir un film en ville, ou bien assister à un concert, une pièce de théâtre. Ensuite, il traînait du côté de Grafton Street ou sur les quais de la Liffey, dînant dans un café ou un snack ouvert tard à Temple Bar, pour rentrer chez lui aux petites heures du jour. Au bout d'un moment, même ces quelques heures lui furent insoutenables. Il prit une chambre bon marché chez des particuliers près de la gare routière de Gardiner Street, endroit où passaient les routards et autres immigrants arrivés de fraîche date, et mu par ce faux courage qui suit parfois les traumatismes, il continua d'assister aux cours du soir auxquels il s'était inscrit, histoire d'occuper ses soirées. Le départ de sa femme en avait fait un homme d'habitudes, à l'emploi du temps rempli de manière névrotique. C'était l'un des fruits du désespoir.

À la fac, l'écriture dramatique était l'une de ses aspirations secrètes – il avait écrit des sketches et de petites pièces satiriques pour le club de théâtre des étudiants, aidé l'un d'entre eux, talentueux, à traduire du gaélique une pièce de Brendan Behan –, et pendant la période tourmentée d'après confrontation avec lui-même qui avait suivi la mort de sa fille, il avait enfin osé se demander si dans son cas il ne s'agissait pas de cette vocation que, d'après sa mère, si peu de gens savaient reconnaître, et si à force de paresse, de faiblesse ou d'une incapacité phobique à mener les choses à terme, il n'avait pas réussi à brillamment se persuader de la tenir en respect. Étranges, les échappatoires que trouvent les douleurs muettes. Quelque chose l'avait arrêté, il commençait à le ressentir.

Peut-être était-ce son couple. C'est ce qu'il lui semblait à présent. Pendant le trimestre qui suivit son départ, il continua d'assister à ses cours du soir à l'université, quand bien même les images d'autodestruction, d'anéantissement devenaient les alarmes de tous ses réveils. Les autres inscrits étaient plus jeunes ; avaient des textes en chantier, des passions. Ils étaient habillés à la mode, avaient tout vu, échangeaient des critiques bien renseignées, maîtrisaient tout le vocabulaire scénique. Ils travaillaient dur, se montraient ambitieux, croyaient dur comme fer en eux-mêmes, et considéraient l'écriture théâtrale comme un tremplin vers le cinéma. Aucun ne ressemblait aux jeunes Irlandais qu'il fréquentait autrefois. Une fille avait interviewé David Mamet pour son site. On tolérait ses rares contributions avec cette politesse particulière qu'on réserve aux enfants difficiles qui ne sont pas les nôtres. *Workshop* désignait le produit de leur travail. Le jargon était un mode d'expression. Un soir, à la fin du cours, le prof fit observer :

– Senan nous a beaucoup interpellés au niveau du moi avec son *workshop* de ce soir.

En octobre, arrivèrent jusqu'à lui des rumeurs selon lesquelles sa femme avait une relation avec un autre. On lui prescrivit du Prozac, mais cela le plongea dans un état d'agitation, de confusion. Il se mit à fréquenter davantage son père,